Corneille, Pierre
Horace

Hachette's French Classics.

HORACE:

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

P. CORNEILLE.

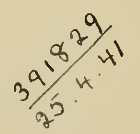
WITH GRAMMATICAL AND EXPLANATORY NOTES

BY

REV. P. H. E. BRETTE, B.D., ETC.,

HEAD MASTER OF THE FRENCH SCHOOL, CHRIST'S HOSPITAL, LONDON;
EXAMINER AT HARROW, CHELTENHAM, SHERBORNE, ETC.;
EXAMINER IN THE UNIVERSITY OF LONDON AND FOR THE CIVIL SERVICE OF INDIA.

FIFTH EDITION.



LIBRAIRIE HACHETTE & Cie.
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W.C.
PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.
PHILADELPHIA: J. B. LIPPINCOTT & CO.

1878.

LONDON

PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE

ST. MARY-LE-STRAND, LONDON, W.C.

TO THE

REV. THOMAS ALLEN SOUTHWOOD, M.A.,

Head Master of the Military and Civil Department,
Cheltenham College,

THIS NEW EDITION OF "HORACE"

IS INSCRIBED

AS A TOKEN OF HIGH RESPECT,

BY

The Editor.

GENERAL NOTES.

The notes and explanations will be found at the end of each play. They are arranged in accordance with the acts and scenes, with references to the *lines* in each page, not reckoning the names of the *dramatis personæ*, the running title, or the stage directions.

In the seventeenth century the two letters *ai* preceding the consonants *s* and *t* in the infinitives, present and imperfect tenses, and conditional mood of some verbs, used invariably to be written *oi*, as

For	connaître	one finds	connoître.
,,	je connais	,,	connois.
,,	il connaît	,,	connoît.
,,	je voudrais	,,	voudrois.
,,	il voudrait	,,	voudroit.
,,	il fallait, &c.,	,,	falloit, &c.

The Editors have preferred pointing this out in a note to altering the text.

ABBREVIATIONS.

acc.,	accusative.
adj.,	adjective.
art.,	article.
adv.,	adverb.
auxil.,	auxiliary.
cf.,	*confer*, compare.
cons.,	consonant.
def.,	definite.
dim.,	diminutive.
Engl.,	English.
etym.,	etymology.
fem.,	feminine.
fig.,	figuratively.
foll.,	following,
Fr.,	French.
Germ.,	German.
Gr,	Greek.
Hor.,	Horace.
i. e.,	*id est.*
imp.,	imperative.
imperf.,	imperfect.
ind,	indicative.
inf.,	infinitive.
interj.,	interjection.
Ital.,	Italian.
Lat.,	Latin.
lib.,	*liber.*
lit.,	literally.
liv.,	*livre* (book).
masc.,	masculine.
mod.,	modern.
MS.,	manuscript.
p.,	person.
part.,	participle.
perf.,	perfect.
pl.,	plural.
prep.,	preposition.
pres.,	present.
Prov..	Provençal.
q. adj.	qualificative adjective.
r. v.,	reflective verb.
s.,	singular.
Span.,	Spanish.
subj.,	subjunctive.
subst.,	substantive.
sup.,	supine.
transl.,	translation.
v,	verb.
v. trans,	transitive verb.
v. intrans.,	intransitive verb.
=	equal to *or* meaning.

HORACE

TRAGÉDIE

1639

PERSONNAGES.

TULLE, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

HORACE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma foiblesse, et souffrez ma douleur;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur:
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne sauroit sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme on fait plus qu'une femme.
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune,
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux;
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir:
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,

Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendroit en esclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour;
Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne sauroit, sans la guerre, affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre:
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirois la vertu qui réduisoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous consolois au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop foibles pour jeter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et si je demandois votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome ;
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,

En des esprits divers, des passions diverses[1] !
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant :
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis détestoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs,
Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier, quand elle sut qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front....

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère ;
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère ;
Son esprit, ébranlé par les objets présens,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet.
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
Les âmes rarement sont de nouveau blessées,
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentemens qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures.
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.

1. Le sens de l'auteur est que *les mêmes malheurs produisent quelquefois des sentiments différents.* (*Voltaire.*)

Essayez sur ce point à la faire parler ;
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.
Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCÈNE II. — CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son pays, ou détruire le mien,
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valère,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire ;
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appelez crime un change raisonnable !

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :
Je vous vis encore hier entretenir Valère;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;
De mon contentement un autre étoit l'objet.
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet;
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois;
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis;
Et, nous faisant amans, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,

Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :
« Albe et Rome demain prendront une autre face ;
Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
Et tu seras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance,
Et comme le succès passoit mon espérance,
J'abandonnai mon âme à des ravissemens
Qui passoient les transports des plus heureux amans.
Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire ;
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui ;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace ;
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ;
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde :
Mon esprit rejetoit ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite ;
Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite ;
Ils s'effaçoient l'un l'autre ; et chaque illusion
Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède!
Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

SCÈNE III. — CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome;
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignois la victoire et la captivité....

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste :
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée.
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer;
Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfère-t-il point l'État à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse

Qui témoignoit assez une entière allégresse;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville;
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle;
Je soupirois pour vous en combattant pour elle;
Et, s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrois pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
Si la guerre duroit, je serois dans l'armée:
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru? Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux, et, marchant fièrement,
N'attendoient, pour donner, que le commandement;
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence;
Et, l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?
Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux;
Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes:
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?

Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez longtemps joui de nos divorces;
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubli ces petits différends
Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
Elle nous unira, loin de nous diviser.
Nommons des combattans pour la cause commune;
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le foible parti prenne loi du plus fort :
Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frère, un cousin, un ami;
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Voloient, sans y penser, à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
Sous ces conditions est aussitôt jurée :
Trois combattront pour tous; mais, pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux, que ce discours rend mon âme contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.

Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme:
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome;
D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères;
Et mes désirs ont eu des succès si prospères
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime:
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres
D'une seule maison brave toutes les nôtres:
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,

Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis :
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle :
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance ;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement ;
Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,

Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs!
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je le recevrois en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux;
Il vous fait immortel, et les rend malheureux:
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II. — HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.
Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères?
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE.

Non, mais il me surprend;

Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort:
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire:
Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire;
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.

Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur;
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr.
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare;
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler:
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;

Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière.
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand; il est au plus haut point:
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point:
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres sentimens.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose:
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus!

CURIACE.

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue;
Comme notre malheur elle est au plus haut point:
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et rendre en son malheur des sentimens romains.

SCÈNE IV. — HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur?

CAMILLE.

Hélas! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
Comme si je vivois, achevez l'hyménée;
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement :
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse.
Consumez avec lui toute cette foiblesse,
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(A Curiace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V. — CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi :
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;

Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au ciel, et l'ose quereller.
Je vous plains, je me plains; mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non; je te connois mieux, tu veux que je te prie
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits:
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre:
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien;
Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari!

CURIACE.

Telle est notre misère;
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête!

CURIACE.

Il n'y faut plus penser; en l'état où je suis,

Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure:
Mon insensible amant ordonne que je meure;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours!
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!
Ma constance contre elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;
Je sens qu'elle chancelle, et défends mal la place.
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.
Foible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour et la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous:
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux;
Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerois des lauriers de ma main;
Je t'encouragerois, au lieu de te distraire,

Et je te traiterois comme j'ai fait mon frère.
Hélas! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui;
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme!

SCÈNE VI. — HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux, Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE.

Non, non, mon frère, non; je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche :
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,
Je le désavouerois pour frère ou pour époux.
Pourrois-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, et Rome; il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais, quoi! vous souilleriez une gloire si belle,

Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
Le zèle du pays vous défend de tels soins;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
Quoi! me réservez-vous à voir une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs; vos visages pâlissent :
Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense

Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
La dispute déjà m'en est assez honteuse.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

SCÈNE VII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce-ci, mes enfans? écoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse;
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous;
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;
Et si notre foiblesse ébranloit leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes;
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes:
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent.
Leur amour importun viendroit avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice
On nous imputeroit ce mauvais artifice;
L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je? et par quels complimens....

LE VIEIL HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentimens;
Pour vous encourager ma voix manque de termes;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — SABINE.

SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las! quel parti prendre en un sort si contraire?

Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres :
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche,
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang

Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon âme;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCÈNE II. — SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattans a-t-il fait des hosties?
Et, m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi? ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?
Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et, par les désespoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Sitôt qu'ils ont paru, prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer:
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,

L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur ;
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilége et brutale.
Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix;
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix;
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur âme ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée,
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
Et leurs cris des deux parts poussés en même temps
Demandent la bataille, ou d'autres combattans.
La présence des chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée;
Le roi même s'étonne; et, pour dernier effort :
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
Et voyons si ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »

Il se tait, et ces mots semblent être des charmes;
Même aux six combattans ils arrachent les armes;
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle;
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connoissoient pour roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes;
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III. — CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle.
On l'a dite à mon père, et j'étois avec lui :
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix;
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles

Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événemens,
Et ne les règle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs; j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV. — SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme;
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,

Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux;
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différens,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parens :
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère;
Nos sentimens entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différens,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères;
Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères;
La nature en tout temps garde ses premiers droits,
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,

Et laissez votre sang hors de comparaison :
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits :
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi :
Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous sauroit longtemps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginois dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point : contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raison importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance;

Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au dehors, c'est une lâcheté;
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante :
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain

Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain :
La prudence des dieux autrement en dispose;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connois mieux mon sang, il sait mieux son devoir

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!

Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous :
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parens?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste....

CAMILLE.

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement;

Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II. — LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner....

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe!

VALÈRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés:

Il attend le premier, et c'étoit votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur;
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères;
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'étoit pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie;
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnoître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remercîmens ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs,
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs;
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome;
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous;
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse;
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV. — CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir, par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père, et par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses?
Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens?
Un oracle m'assure, un songe me travaille;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille;
Mon hymen se prépare, et presque en un moment

Pour combattre mon frère on choisit mon amant;
Ce choix me désespère, et tous le désavouent,
La partie est rompue, et les dieux la renouent;
Rome semble vaincue, et, seul des trois Albains,
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux! sentois-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Et me flattois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle;
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soupirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et, si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père;
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère:
C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Éclatez, mes douleurs; à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu, que sauroit-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect;
Offensez sa victoire, irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient; préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V. — HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États;
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée;
Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;

Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort;
Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.
  Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veut que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE.

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondemens encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace!

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah! traître!

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

SCÈNE VI. — HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire?

HORACE.

Un acte de justice;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille.
Qui maudit son pays renonce à sa famille;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis
De ses plus chers parens il fait ses ennemis;
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII. — SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux:
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur;
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères;
Je soupire comme elle, et déplore mes frères:
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connois la douleur qui te presse;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller;
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentimens que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir;
Mais, enfin, je renonce à la vertu romaine,

Si, pour la posséder, je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié, si ta colère cesse;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe; tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite!
Rien ne la sauroit plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule.

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce!
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille; elle étoit criminelle;
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain;
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte;
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,
Étoit mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître;
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos sentimens mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté.
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
Son amour doit se taire ou toute excuse est nulle;
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,

Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point, de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes;
Je sais.... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II. — TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
Permettez qu'à genoux....

TULLE.

Non, levez-vous, mon père.
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service et si fort important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(Montrant Valère.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai su par son rapport, et je n'en doutois pas,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que, déjà votre âme étant trop résolue,
Ma consolation vous seroit superflue :
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique,
Par ses mains, à son père ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort;
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez....

LE VIEIL HORACE.

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu.
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;
Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer :
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,

Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage :
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice ;
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilége attireroit sa peine;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.

En ce lieu Rome a vu le premier parricide;
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi;
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable.
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser.
Notre sang est son bien, il en peut disposer;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir;
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière.
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours :
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux;
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,

Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille :
Son injustice accable et détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds;
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre Majesté, sire, a vu mes trois combats :
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous;
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
Encor la falloit-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main auroit su déjà m'en garantir :
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre;
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers;
Que Votre Majesté désormais m'en dispense :
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III. — TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme
Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice;

Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui;
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée !
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux;
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfans avec lui conspirent contre un père;
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(A Sabine.)
Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,

Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux.
Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous;
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(Au roi.)
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée;
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déjà puni s'il étoit criminel;
J'aurois su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance;
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère,
Lorsque, ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la bonté des nôtres.
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(A Valère.)
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchans sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, sire : et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfans;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui;
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute et moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche;
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valère, c'est assez;
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord;
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien autrement en faveur de sa vie :
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,

Et je serois sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissans s'acquittent vers leurs princes;
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États;
Et l'art et le pouvoir d'affermir les couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule :
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État; vis, mais aime Valère :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;
Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse;
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier :
Son père en prendra soin; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains; et pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN D'HORACE.

NOTES.

ACT I.

Scene I.

Page 3 *line* 4—L'ébranlement sied bien: Emotion (fear) is quite proper, *lit.* is well becoming. "When such storms are seen ready to burst over our heads, even the bravest may hesitate."—Etym., *Ebranlement*, from *ébranler* which is derived from the Old French *brant*, *branc*, or *bran*, sword-blade. Hence also the Fr. v. *brandir*. *Cf.* English, *to brandish*. N.B.—All substantives ending in *-ment* (about 756 in number) are masc., with the exception of *jument*, mare, (from Lat. *jumentum* [for *jugmentum*], a beast of burden; properly, the yoked animal, from *jungere*, to join, and *jugum*, yoke). In Old French *jument* meant a beast of burden, but now it signifies mare only. *Cf.* ἄλογον, *the animal without reason*, which in Modern Greek means *horse*.—*Sied* is the third person of the pres. Ind. of the rather obsolete v. *seoir* (from Lat. *sedere*), which is used only in the third person of some tenses, and in the pres. part.; as, pres. Ind., il sied, ils siéent; Imperf., il seyait, ils seyaient; Future, il siéra, ils siéront; Conditional, il siérait, ils siéraient; pres. Subj., qu'il siée, qu'ils siéent; pres. part., seyant *or* séant.

3 7—S'étonne: Is disturbed.—Etym., Low Lat. *Extonare*, compounded of *ex*, and the radical *tonare*, seen in *at-tonare*, properly, to thunder at, and *fig.*, to amaze, to astonish. This verb was formerly spelt *estonner*, and meant also to resound. *Cf.* Anglo-Saxon *stunian*, and Engl. to *stun*.

3 11—Déplaisirs: Griefs, sorrows.—Etym. (Lat. *displicere* [*dis*, *placere*]). The subst. *plaisir* is the old Infinitive, and as such is of the masc. gender. *Cf.* *devoir*, duty, subst. masc., from

the Inf. *devoir*, to owe [by a moral obligation]; *pouvoir*, subst. masc., power, from the Inf. *pouvoir*, to be able; *savoir*, knowledge, learning, subst. masc., from the Inf. *savoir*, to know. The Modern Fr. v. *plaire* comes from Lat. *placere*, by displacement of the Lat. accent (*placĕre* for *placēre*). *Plácĕre*, regularly contracted to *plac're*, becomes *plaire*.

Page 3 *line* 14—Pour le sexe, *for* notre sexe.

4 6—Respirer le jour: To live, *lit.* to breathe the day. "Respirer le jour" is often used by Corneille, Racine, and other great poets, for *vivre*, *exister*.—Etym., Lat. *respirare* (*re*, *spirare*), to take breath again.—*Jour*, formerly *jor* and *jorn*, comes from the Ital. *giorno*, from Lat. *diurnus*, diurnal, daily, which in Low Lat. was applied to the length of time called a day.

4 11—This admirable line, says Voltaire, has become proverbial.

4 17—Ne saurait: Cannot. The v. savoir (sachant, su, je sais, je sus) has often the meaning of *to be able*, as, "Vous verrez ce que je sais faire," you will see what I can do; "Je ne saurais faire cela," I cannot do that.—Etym., Lat. *sapere*, properly to taste, by changing the Lat. accent (sapēre, instead of sapĕre, which became later *sapire* and *savire*).

4 21—In this line the word *en* refers to the subst. *promesse*, included in the v. *t'ont promis* (line 20), and may be translated by "of that promise."

4 23—Qui suit l'arrêt: Which obeys the decree.—Etym., *suivre*, from Lat. *sequere*, for *sequi*, as in Fr. all Lat. deponent have been replaced by active verbs. *Arrêt*, formerly *arrest*, from the verb *arrester*, spelt now *arrêter*, from Lat. *adrestare*, *arrestare* (*ad*, *re*, *stare*).

4 28—Les colonnes d'Hercule: The pillars of Hercules. Mounts Calpe, in Hispania Bætica (now Gibraltar), and Abyla, in Africa, on the Straits of Gibraltar, were called by the ancients "Pillars of Hercules," as, according to tradition, Hercules had ended his travels there. Here this expression is used *fig.*, and means the extreme limits of the world.

4 35—Heur: Happiness, good fortune. This word (formerly *eür*, *aür*, from Lat. *augurium*, which signified first a presage, then good or ill fortune), is to be often found in Corneille; but towards the end of the seventeenth century it

began to grow obsolete, and now we see it only in compound words, as *bon-heur*, *mal-heur* (spelt *bonheur* and *malheur*), *heureux*, &c. N.B.—*Heure*, hour, comes from the Lat. *hora*.

Page 4 *line* 36—Se laissant ravir : Yielding. *Ravir* is used here for *séduire*. *See* note, p. 9, l. 9—10. Corneille makes *amour* sometimes masc., but oftener fem. In prose *amour* is masc. in the sing., and fem. in the plural, unless it means Cupids, Loves.

5 8—Eût fait, ellipsis for *eût fait le sujet de*.

5 9—Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats : As long as they have encountered each other only in small fights.—Etym., Combat is the verbal subst. of *combattre*, from Lat. *cum*, and *batere*, popular form of *batuere* or *battuere*, to strike, beat.

5 10—Jeter à bas, for *terrasser*, to crush down ; *lit.* to throw down.—Etym., *Jeter*, from Lat. *jactare*, to throw, to fling.—*Bas*, from Low Lat. *bassus*, which in Isidore of Seville, and Papias has the meaning of *curtus*, *humilis*.

5 12—Toute Romaine : Thoroughly Roman. The adv. Tout = quite, thoroughly, takes the mark of the fem. (and plur.) when preceding an adj. or past part. beginning with a consonant or *h* aspirate.

5 16—Maligne joie : Malignant joy. Voltaire objects to the epithet *maligne*, and says that Sabina's joy being perfectly natural, Corneille ought to have written "Quelque *secrète* joie," . . . The masc. of this adj. is *malin*, from Lat. *malignus*, as the *g* before *m*, *n*, *r*, and *d*, disappears in French : *e.g.*, *pigmentum*, piment, capsicum ; *benignus*, bénin, kind, good-natured ; *legere*, lire, to read ; *Magdalena*, Madeleine. But the *g* reappears in the fem. of bénin and malin = *bénigne*, *maligne*. *G* remains also in *enseigner*, to teach, from *insignare*, *lit.* to engrave. *Cf.* Gr. γιγνώσκω, and Lat. gnosco = nosco ; gnascor = nascor ; gnobilis = nobilis, &c.

5 31—Egale à, *for* juste, impartial.

5 33—Au milieu de tant d'âpres rigueurs : In the midst of so many severe trials. The preposition *de*, corresponding to the Lat. genitive, is joined to such adverbs of quantity as *rien*, nothing (nihil), *assez*, enough (satis), *trop*, too much (nimis), *moins*, less (minus), *peu*, little (parum), *beaucoup*, much (multum), *plus*, more (plus), *tant*, so much *or* so many (tantum).

Page 5 *line* 34—Voltaire observes that as Sabina must not hate her husband and her children if the Romans are victorious, it would have been better to have made her say :—

"Mes larmes aux vaincus *sans haïr* les vainqueurs."

5 35—In this line, and in the second of page 6, *que* means *how.*

6 12—Qu'on avait pris journée (*for* pris jour, which is more correct) : That the day had been fixed. *Journée* means either the whole of a day, or a battle.

6 16—In this line *hier* is wrongly scanned as a word of one syllable ; *see* line 12.—Etym., Lat. *heri*, yesterday.—Entretint, *for* elle causa avec : she conversed, spoke with. *See* note, p. 44, l. 1.

7 1—It would be more correct to say, Essayez sur ce point *de* . . .

7 6—A cacher, *for* pour cacher, like in Lat. *ad celandum.*

Scene II.

7 7—Avoir tort : *To be wrong*, or *to be mistaken.* Avoir raison : To be right.—*Tort* is derived from the Lat. *tortus* (part. of *torqueo*), twisted, and, in Carolingian times, a twist, damage, injustice.

7 13—Mon plus unique bien : Voltaire sees a pleonasm in this expression, but *unique* has here the meaning of *cher*, dear, not of *only one.*

7 28—Change, *for* changement [from the v. *changer*, derived from the Low Lat. *cambiare* (Lex Salica), from the Lat. *cambire*, to be found in Apuleius (A.D. 163)].

8 6—Faire bon visage à quelqu'un : To look kindly upon somebody. Rather too familiar an expression for a tragedy.

8 11—Qu'on m'estime, *for* qu'on me croie.

8 15—Feux, *for* amour. (Lat. *focus*, hearth, fireplace.)

8 19—Le jeta par terre : Dashed it to the ground—*i.e.*, destroyed it.

8 23—Vomit : Poured forth. (Lat. *vomere*, to throw up, to pour forth.)

8 24—Ruisseaux (*de larmes*, understood) : Floods of tears. (Ruisseau, formerly *ruissel*, from Low Lat. *rivicellus*, dim. of *rivus*, a small stream of water, a brook.)

8 33—Eut droit : Was calculated to . . . "Avoir droit" means *lit.* "être capable de."

Page 9 *line* 2—Travaux : Sorrows, troubles. The sing. is *travail*. The other plural form is *travails*. Etym., Low Lat. *trabaculum*, derived from the acc. *trabem*, a beam, the original meaning of *travail* being horsebreaker's break.

9 9, 10—Des ravissements qui passaient : Transports of joy which surpassed.—Etym., Ravir, from Lat. *rapĕre*, which became *rapēre*, ravir, to ravish.

9 14—Que je parlais à lui, *for* que je lui parlais.

9 15—Ni de glace : Neither coldness, *lit.* ice. (Low Lat. *glacia*, a secondary form of *glacies*, found in Græco-Lat. glossaries in the Middle Ages.)

9 20—*Hier* is again scanned as a word of one syllable.—Je n'y pris pas garde : I took no notice of it.—Etym., *garde* is the verbal subst. of the v. *garder*, from the Old High German *warten*, to watch over.

9 27—De suite : Coherent.—Etym., *see* note, p. 4, l. 23.

9 32—*Cf.* the English saying, "The wish is father to the thought."

10 1—Dure à jamais : May last for ever. *Dure* is in the Subj. *Cf.* Lat. *Interealm si valeo stare*, may I die if I have strength to stand. For Etym., *see* note, p. 34, l. 26.

10 2—Avoir le dessous : To have the worst of it—*i.e.*, to be conquered, defeated.—Etym., Dessous, from *de*, and Lat. *subtus*, below, underneath.

Scene III.

10 17—Tu fuis : You shun, avoid. (Lat. *fugere*, contracted into *fug're*, whence *fuir*, to flee.)

10 19—Dérobe à ton pays : Deprive your country ; *lit.*, steal from . . .—Etym., Dérober, from *de* and *raubare*, to steal, which is to be found in the sixth century ("Si quis in via alterum adsalierit et eum *raubaverit*."—Lex Salica). *Raubare* comes from the Germ. *rauben*, to spoil, to steal, to rob.

10 22—A t'en mésestimer : To esteem you the less for it. (Mésestimer, to undervalue, from *mes*, corresponding to Lat. *minus*, and *estimer*, from Lat *æstimare*, to value.)

11 23—Pour donner : To engage. "L'armée était sur le point de donner," the army was on the point of engaging.—Etym., *Donner*, to give, from Lat. *donare*, to give, to grant.

12 5—Joui de nos divorces : Profited by our intestine quarrels.—Etym., Jouir, formerly *joïr*, from

Lat. *gaudere*, to enjoy.—Divorce, fr. Lat. *divortium*, from *divertere*, to part *or* separate from.

Page 12 *line* 9—Que si : But if.

12 29—S'accepte, *for* est acceptée.

13 4—Renouer : Renew. (*Re*, and *nouer*, to tie, from Lat. *nodare* [from *nodus*], to knot, to fasten.)

13 7—A demain, *for* pour demain. (Low Lat. *de-manè*, compounded of *de*, and *manè*, morning.)

13 14—Misères : Troubles. (Lat. *miseria*, misfortune.)

13 15—Cependant : In the meanwhile. (*Ce* and *pendant*, prep. during, from Lat. *pendere*, to hang.) Cependant = pendant ce temps-là.

ACT II.

Scene I.

13 19—Superbe : Proud (in a good sense) ; excellent, distinguished. (Lat. *superbus*.)

13 22—D'une, *for* par une, *or* à l'aide d'une.

14 3—A bon titre : Justly, deservedly. (Lat. *titulus*, by regular contraction of *titŭlus* to *tit'lus*, whence *titre*.)

14 4—Ma flamme : My love. (Lat. *flamma*, for *flagma*, the *g* having been assimilated, from *flagrare*, to blaze, to burn, akin to Gr. φλέγειν, to blaze up, from φλόξ, flame.)

14 8—En contrainte : In check. (*Contrainte* is the participial substantive of *contraindre*, from Lat. *constringere*, to hold *or* bind together, to hold fast, to fetter.)

14 22—Cercueil : *Properly* coffin, and *fig.* tomb, grave. (This subst., which is a doublet of *sarcophage*, was spelt *sarcueil* in Old Fr., and originally *sarcueu*, from Lat. *sarcophagus*, from Gr. σαρκοφάγος [σάρξ, flesh, and φαγεῖν, to eat, to devour], a coffin made of the stone called λίθος σαρκοφάγος [the best kind of which was found in the quarries of Assos, in Troas], remarkable for consuming the flesh of the corpses laid in it.)

14 23—M'enfle : Fills me. (Lat. *inflare*, to inflate, to puff up.)

14 28—A trop cru de moi, *for* a trop présumé de moi : Has conceived too high an opinion of me, has thought too highly of me.—Etym., *trop*, from Low Lat. *troppus*, for *grex*, a flock, from Old

High Germ. *drupo*. *Troupe* and *troupeau* come from the same root. The original meaning of *troppus*, or *tropus*, was a *large* quantity, and afterwards the adv. *trop* was used to express an *excessive* quantity. *Cf.* the Gaelic *drobh*, the Engl. *drove*, from the Anglo-Saxon *drâf*, subst. of *drêfan*, which we find also in Modern German *treiben*, Engl. to *drive*.—*Croire* is derived from Lat. *credere*, to believe; and the personal pronoun *moi*, from Lat. *mî*, contraction of *mihi*, the *î* becoming *oi*, like in *boire*, to drink, from *bibere*.

Page 14 *line* 30—Qui, *for* celui qui: He who; *or* quiconque, whoever.

14 31—Ce noble désespoir, *for* celui qui désespère noblement.

14 35—Ce que veut mon pays, mon amitié le craint. This is a kind of hyperbaton (*verbi transgressio*, the rhetorical misplacement of a word) called antiptosis=the transposition of the subject from one clause to another.

15 7—Corneille had already said in the *Cid*:—

"Mourir pour son pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort."—
Act iv., Sc. 5.

15 8—Généreux has here the proper meaning of the Lat. adj. *generosus*, noble, superior, excellent.

Scene II.

15 23—About this repetition, "vous et vos deux frères," Voltaire remarks that this is not a tautology, but a repetition which the situation renders *sublime*; and adds, "This is the first time that a simple messenger produced on the stage a tragic effect in bringing what he thought ordinary news."

Scene III.

16 14—Je mets à faire pis, *for* Je défie de faire pis. (*Faire*, from Lat. *facere*.—*Pis*, from Lat. *pejus*, by regular contraction of *pejus* to *pej's*, whence *pis*.)

16 23—The plural of *fortune* is never used now without an epithet, as *bonnes* et *mauvaises fortunes*, *fortunes diverses*.

17 7—*Vertu* has here the proper meaning of the Lat. *virtus*—*i.e.*, manly courage.

Page 17 *line* 8—L'éclat de son grand nom—*i.e.*, l'éclat du grand nom de la vertu.

17 11—*See* note, p. 4, l. 17.

17 13—Nous serons les miroirs : *Lit.*, we shall be the reflecting mirrors ; *i.e.*, we shall reflect, imitate.—Etym., *Miroir* is derived from the v. *mirer*, to aim, properly to admire, to look at, from Lat. *mirari*, to admire.

17 14—Tient un peu du barbare : Is somewhat barbarous, savage, cruel. "Cet enfant *tient de* son père," this child takes after his father. "Je *tiens* cette nouvelle de votre ami," I heard this news from your friend. When *tenir* followed by *de* is an intransitive verb, it means to be like, to take after ; but it signifies to hold from, to hear from, when transitive.—Etym., Lat. *tenere*, to hold, which became *tenire* in the fourth century.

17 24—Vous a fait, *for* vous a estimé.

17 31—Encor que, *for* bien que : Although. Etym., *encore*, formerly *ancore*, again, from Lat. *hanc horam*. In poetry we find *encore* and *encor*.

17 32—S'en effarouche : Takes alarm.—Etym., Lat. *ferocem*, acc. of *ferox*, *farouche* being the doublet of *féroce*.

17 33,34—*Cf.*—

O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mænibus altis
Contigit oppetere . . .

—Virgil, Æn. i., 94 *et seq.*

"O thrice (and four times) happy they who had the good fortune to die before their parents' eyes under the high ramparts of Troy."

18 2,3—"Cette tirade fit un effet surprenant sur tout le public, et les deux derniers vers sont devenus un proverbe, ou plutôt une maxime admirable." (Voltaire.)

18 6—Dont je fais vanité (vanité *for* gloire) : Of which I am proud ; in which I glory.

18 8—*Read* "Et c'est mal entrer dans la carrière de l'honneur." This inversion is rather forced.

18 16—Qui. *See* note, p. 14, l. 30.

18 23,24—"Je ne vous connais plus."—"Je vous connais encore." "A ces mots, on se récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vu de si sublime ; il n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur." (Voltaire.)

18 31—*Voici venir* is now an obsolete expression.

Scene IV.

Page 19 *line* 1—L'état, *for* le cas. Faire cas de = to have great esteem for, to value highly, to make a great account of.

19 14—Se presse *for* se resserre : Is oppressed. (Lat. *pressare*, to press.)

Scene V.

19 25—*See* above, note on line 1.

20 2—Elle se prend : She accuses. (Lat. *prendere*, by regular contraction of *prĕndĕre* to *prend're*.)

20 5—T'excuse à ta patrie, *for* envers, *or* auprès de ta patrie. (Lat. *excusare*, to free from blame.—*Patrie*, from Lat. *patria* [*sc.* terra], the native land, the fatherland.)

20 8, 9—Autre *for* nul autre. For Etym., *see* note, p. 31, l. 10.

20 19—The sentence is not correct without the negative *ne* after *ni*.

21 9—Que : How. — Discours, *for* langage. [From Lat. *discursus*, speech, found in the Theodosian Code (5th century).]

21 12—S'évertue : Exerts itself, strives. (Lat. *virtus*, courage.)

21 31—"Je te chérirai, tout ingrat et perfide." Ellipsis *for* "Je te chérirai, tout ingrat et perfide que tu sois."—Etym., *chérir*, to cherish, from the adj. *cher*, derived from Lat. *carus*, dear.—*Ingrat*, from Lat. *ingratus* (in, gratus), unthankful.—*Perfide*, from Lat. *perfidus* (*per*, negative, *fides*, faithfulness, honesty), faithless.

21 35—Distraire : To dissuade. (Lat. *distrahere*, to pull *or* tear asunder.)

22 1—Fait, *for* traité.

22 5—*Non plus*, for *pas plus*.

Scene VI.

22 8—A ses pleurs, *for* par ses pleurs. (*Pleurer*, to weep, from Lat. *plorare*, to wail, to weep.)

22 13—Se fâche : May get angry at. This expression has been found too weak by most commentators, as "se fâcher" means properly "to take offence, to be put out," and is not applicable to a violent passion. This is (lines 12 and 13) but an amplification of the old proverbial saying, "Bon sang ne peut mentir," true blood will always show itself.—Etym., *fâcher*, formerly

fascher, comes from the Provençal *fastigar* (*fast'gar*, *fas'gar*), which represents the Lat. *fastidium*, properly, loathing, and *fig.* dislike, aversion.

Page 22 *line* 23—Vous ne vous serez rien: *Lit.*, you will be nothing to each other—*i.e.*, you will no longer be related to each other.

22 27—Albe le veut, et Rome—*understood* le veut. This is a *brachylogy* breviloquentia) called *Zeugma* (from Gr. ζεῦγμα, a bond, from ζεύγνυμι, to yoke, to join), which is used when the verb expressed in a proposition is understood in the following. The most striking instance of this figure of speech will be found in Act iii., sc. 6, when the old Horace gives the famous answer, "Qu'il mourût," *for* Je voulais qu'il mourût.

23 3—Si vous vous étiez moins: If you were less to each other—*i.e.*, if you were not so nearly related.—Etym., *Moins*, from Lat. *minus*, less.

23 13—Haut appareil: Grand display.—Etym., *Haut*, formerly spelt *halt*, and originally *alt*, is derived from the Lat. *altus*, high.—*Appareil* is the verbal subst. from *appareiller*, to pair, to put together—compounded of *ad*, changed into *ap*, and *pareil*, alike, from Low Lat. *pariculus*, derived from *par*, equal.

23 19—Aura vécu, *for* aura cessé de vivre. (From Lat. *vivere*, to live). The perfect *vécus*, Old French *vescus*, *vesqui*, is derived from the Lat. *vixi* (*vik-si*); hence *veski*, *vesqui*, *vescus*, and *vécus*.

23 20—Le—*i.e.*, ce coup.

23 21—Y condamne la mienne—*i.e.*, condamne ma main à me le (ce coup) donner.

23 22—Sus donc: Come on, then.—Etym., *sus*, from Lat., *susum* (in Tertullian and St. Augustine), for *sursum*, from below—*i.e.*, up, upwards.—*Donc*, aphæresis of the Old Fr. *adonc*, from Lat. *ad*, and *tunc*, then.

Scene VII.

24 12—Flammes: *See* note on p. 14, l. 4.

24 18—Pare: Parries, wards off. (Lat. *parare*, to get ready to avoid a blow.)

Scene VIII.

25 4—An allusion to the intervention of the women in the first battle of the Romans against the Sabines.

Page 25, *line* 16—Laissez faire aux dieux : Leave it to the gods to decide.

ACT III.

Scene I.

25 17—Prenons parti : Let us take a resolution.—Etym. Lat. *prendere*, by regular contraction of *prendĕre* to *prend're.*—*Parti* properly signifies a division, as it is the participial subst. of *partir*, to depart, *lit.* to divide, from Lat. *partiri.*

25 21—Si contraire : So adverse, so opposed.

26 10—*Cf.* Virgil—

> Atque deos, atque astra vocat crudelia mater.
>
> —Ecl. .v, 23.

" And the mother reproaches both gods and stars with cruelty."

26 12—Sans penser qu'à, *for* ne pensant qu'à. (Lat. *pensare*, to weigh, to consider carefully.)

26 19—Des miens : Of my own relations.

26 20—Prend droit de, *for* voudrait : Would fain. (*Droit*, properly right, from Lat. *directum*, which became *dirictum*, and contracted to *drictum* in Charlemagne's " Capitularies.")

26 28—Dans le fort des ombres : In the depth of darkness.—Etym. *fort*, from Lat. adj. *fortis.*—*Ombre*, from Lat. *umbra*.

26 29—Poussent un jour, *for* font jaillir une lumière.

26 32—S'en fâche, *for* s'en irrite. *See* note on p. 22, l. 13.

27 8—In poetry *foudre* may be either masc. or fem.—Etym., from Lat. *fulgurem* (acc. of *fulgur*), contracted to *fulg'rem*, hence *ful'rem*, and the Old Fr. *foldre*, and *fouldre.*

Scene II.

27 12—En est-ce fait? Is it all over? *Cf.* the Lat. expression *actum est de.*

27 15—*Hostie* is only used now in the singular, and signifies the host (consecrated wafer) in the Roman Catholic Church. *Victimes* has taken the place of *hosties.* (Lat. *hostia*, a victim offered in sacrifice, from *hostire*, to strike [hostia dicta est ab eo, quod est *hostire* ferire].)

27 18—Another instance of the *antiptosis ; see* note, p. 14, l. 35.

Page 27 *line* 24—*Désespoir* is never used in the plural now. (*Des*, Lat. *dis*, and *espoir*, Lat. *speres*, from *sperare.*)

27 28—A se mesurer : Idiomatic expression, *for* à en venir aux mains, to begin to fight. (Lat. *mensurare*, to measure.)

28 9—Que : How much !

28 14—"Corneille imagina (et c'est son idée la plus hardie et la plus pittoresque) d'unir deux adjectifs contradictoires dont l'un deviendrait l'épithète de l'autre, transformé en substantif. *Cruels généreux :* c'est l'héroïsme et la barbarie; c'est la vie donnée pour la gloire, c'est l'amour de la famille sacrifié à un amour plus puissant, l'amour de la patrie. Deux mots expriment tout cela !" (Aimé-Martin). Racine, Molière, and Voltaire himself have followed the example of Corneille, and made use of this kind of antithesis.

28 22—Que, *for* plutôt que.

28 30—Discord : Disagreement. Although the Dictionary of the French Academy declares this word obsolete, it is still often used in poetry and in the lofty style. (*Discord* is the verbal subst. of *discorder*, from Lat. *discordare*, to be at variance, to quarrel. N.B.—*Discord*, as a musical term, means *discordance.*)

28 33—Se prendre, *for* s'opposer. *See* note, p. 20, l. 2.

29 8—Connaissaient, *for* reconnaissaient : Acknowledged. —Etym., Lat. *cognoscere*, regularly contracted to *cognos're*, gave the Old Fr. v. *conoistre*, Modern Fr. *connaître.*

29 10—Avoueront, *for* approuveront, autoriseront.

Scene III.

29 13—Die, *for* dise. Voltaire finds fault with "Une bonne nouvelle," which is an expression fit for comedy only, and wishes Corneille had avoided it by saying :—

Ah ! ma sœur, apprenez une heureuse nouvelle !

29 25—Étages : Degrees.—Etym., *étage*, formerly spelt *estage*, and in Provençal *estatge*, comes from the Low Lat. *staticum*, found in Merovingian Acts, derived from *status ; staticum* (properly the place where one establishes oneself), indicates the state or order of the rooms of a house. This passage is in opposition to the old proverb, *vox populi, vox Dei.*

Page 30 *line* 7—Qui, *for* celui qui.

30 8—Sur ce qui, *for* sur ce qu'il.

30 9—Souffrons, *for* permettons-nous, livrons-nous à, abandonnons-nous à : Let us indulge in.

30 17—Comme tout se passe: How things are going on. (*Passer*, to pass, from Low Lat. *passare*, from *passum*, supine of *pandere*, to open.)

Scene IV.

31 4—Sainement, *for* raisonnablement.—Etym., *saine*, fem. of *sain*, from Lat. *sanus*, healthy, sound, and *ment*, the adverbial termination, from Lat. *mente*, ablative of *mens*, mind, which in the Romance languages had the meaning of *manner*.

31 10—En une autre, *for* à une autre. (*Autre*, formerly *altre*, from Lat. *alter*.)

31 12—Divers, *for* différent.

31 27—Pour, *for* parce que : Because.

31 32—Pour qui vous brûlez : Whom you love.—Etym. *Brûler*, *lit.* to burn, formerly *brusler;* Ital. *brustolare*, from Low Lat. *pĕrustŭlare*, to burn entirely. From *ustus*, part. of *urere*, came *ustare*, whence again the dim. *ustulare*. Just as *ustus* produced *ustulare*, so *perustus* produced, with intermediate *perustare*, the form *perustulare*, which remains almost unchanged in the Ital. *brustolare*.

31 35—Passer la fantaisie: Your liking (for him) pass away. (Fantaisie, properly imagination, fancy, whim, from Gr. φαντασία, the perception or impression received by the mind.)

32 9—*Point* is one negative too many in this line.

Scene V.

32 22—Sont aux mains: Are fighting. (Lat. *manus*, hand.)

33 15—There ought not to be a comma between *non* and *que*. Non que=not because.

33 24—Etonnement, *for* crainte, frayeur. *See* note, p. 3, l. 7.

33 30—Mol, *for* lâche. This adj. (from Lat. *mollis*) is now spelt *mou* in the masc. sing., but the old spelling is kept when the subst. masc. begins with a vowel. In poetry *mol* is preferred to *mou*.

34 14—*Cf.* Jupiter's answer to Venus.—Virgil, Æn. i., 253—297; but especially the following lines : —

(278.) His ego nec metas rerum nec tempora pono;
(279.) Imperium sine fine dedi . . .
(282.) Romanos rerum dominos gentemque togatam . . .
(288.) Imperium oceano, famam qui terminet astris.

"To them I fix neither limits nor duration of empire; dominion have I given them without end . . .
. . . "The Romans, the lords of the world, and the nation wearing the toga.
. . . "Whose (Cæsar's) empire the ocean, whose fame the stars shall bound."

SCENE VI.

Page 34 *line* 20—Pour l'en garantir: In order to save her from it. —*Garantir* is derived from *garant*, guarantee, voucher, from Low Lat. *warantus*, of German origin; *cf.* Engl. *warrant.*)

34 26—Duré: Lived; *lit.* lasted. (Lat. *durare*, to hold out, to continue in existence.)

34 28—Enfermé, *for* entouré. (Lat. *in* and *firmare*, which in the Vulgate is used for *claudere* [Isaiah, xxxiii., 15].)

35 4—Tout beau: Stop, hold.

35 8—Invaincu: Unconquered. This word, now obsolete, was much used by writers before Corneille.

35 10—The negative *point* is one too many.

35 17—"Voilà ce fameux 'qu'il mourût,' ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut si transporté qu'on n'entendit jamais le vers faible qui suit; et le morceau—

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,

étant plein de chaleur, augmente encore la force du 'qu'il mourût.' Il y a d'autres beautés tragiques; mais celle-ci est au premier rang." (Voltaire.)—*See* note, p. 22, l. 27.

35 24—Flétrie, according to the rule, should be spelt *flétri*, because the object, *gloire*, comes after the auxiliary v. *avoir*.—Etym., *Flétrir*, in Old Fr. *flestre* and *flaistre*, which corresponds to the hypothetical Lat. form *flaccaster*, derived from *flaccere*, to be flaccid, faded, withered.

35 25—Tour, *for* crime, forfait.

35 26—Met . . . au jour: Brings to light, exposes, shows up.—Etym., *mettre*, from Lat. *mittere*, to send, and, in Mediæval Lat., to place.—*Jour*, *see* note, p. 4, l. 6.

35 28—Among the ancient Romans the father's authority

was such as to give him power of life and death over his children.

Page 36 *line* 10—A plaindre, *for* regretter. (From Lat. *plangere*, to beat the breast, *or* head [as a sign of grief], by regular contraction of *plángĕre* to *plang're*, whence *plan're*, and *plaindre*, to pity.)

36 16—De la sorte, *for* de cette sorte = of this kind.

ACT IV.

Scene I.

36 20—A l'égal de, *for* aussi bien que : As well as.

37 3—Est peu pour mon regard : Concerns me little. Pour mon regard, *for* quant à ce qui me regarde, *or* quant à moi : For me, in my opinion. This expression is now obsolete.—Etym., *Peu*, from Lat. *paucus*, small, little, trifling.—*Regard* is the verbal subst. of *regarder*, to look, from *re* and *garder*, to keep, from the Old High Germ. *warten*, to watch over.

Scene II.

37 16—En, *for* comme : Like. *Comme*, from Lat. *quomodo*=in the same manner.

37 20—*Que* corresponds to the Lat. *utinam* : Oh that ! Would that !

38 4—Confusion, *for* déshonneur : Disgrace. *Confusion* is derived from *confus*, *lit.* confused, from Lat. *confusus* (from *confundere*), confused, disturbed. —A vous, *for* pour vous.

38 18—A tort : Wrongfully. "Avoir tort," to be wrong. *See* note page 7, line 7.

38 26—Se rencontre : Happens to be.—Etym., *re*, and the Old Fr. v. *encontrer*, compounded of *en* (Lat. *in*) and *contre* (Lat. *contra*, against). The proper meaning of *rencontrer* is to meet. *Cf.* Engl. *encounter*.

38 28—Coups, *for* blessures : Wounds.—Coup, *lit.* a blow, in Old Fr. *colp*, It. *colpo*, from Low Lat. *colpus* (Lex Salica) a contracted form of *colapus* (Lex Alamannorum), which is a secondary form of Lat. *colaphus* (Gr. κόλαφος), *lit.* a blow with the fist, a box on the ear.

39 1—Il attend : He waits for. N.B. The v. *attendre* means only to wait for *or* to expect, but never to *attend*, which must be translated by such verbs as *suivre*, *accompagner*, *servir*, *écouter*, *soigner*, etc., etc.—Etym., Lat. *attendere*.

Page 39 *line* 11—Redouble la victoire, *for* rend la victoire double. This expression is more Latin than French; it is the *geminata victoria* of Livy.—Etym., *re*, and *doubler*, to double, from the adj. *double*, from Lat. *duplus*.

39 15—Les Romains [en jettent] de joie. *See* note, p. 22, l. 27.

39 17—*Braver* being a transitive v. requires always a direct object. (The adj. *brave*, from Ital. *bravo*, courageous, was introduced in the sixteenth century.)

39 21—Tout d'un temps, *for* tout de suite, immédiatement.

39 26—Peu s'en faut, *for* presque: Almost.—Etym., *falloir* (impersonal and irregular v.), to be wanting, from Lat. *fallere*. *Cf.* Gr. σφάλλειν, to stagger, and to fail, Germ. *fallen*, Engl. to fall.

39 29—Penchant, *i.e.*, penchant vers sa ruine: Verging on its ruin.—Etym., *pencher*, to stoop, to incline, from Low Lat. *pendicare*, derived from *pendere*, by regular contraction of *pendicare* to *pend'care*, whence *pencher*.

39 35—This is one of the beautiful passages which used to make Mme. de Sévigné (1626—1696) exclaim, in spite of her predilection for Racine, "Vive notre vieux Corneille!"

40 7, 8—Tandis, *for* cependant, en attendant: In the meanwhile. *Tandis* must be followed by *que*. —Etym., Lat. *tam* and *dies*.—The whole of this passage has been condemned by Voltaire and other commentators as not being French. It means, He has sent me to you on a mission of condolence and congratulations.

40 12—*En* represents here a proposition, *i.e.*, *qu'il la reconnaît*.

Scene III.

40 26—*See* note, p. 3, l. 4.

41 15—Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc . . . This is not French, as "faites-vous voir" means *montrez-vous*, *soyez*, *paraissez*, which cannot govern *que*. It would be correct to say "soyez sa sœur, et montrez que. . . . *See* Act v., sc. iii., p. 55, l. 10. Flanc, *for* sein, bosom. (Lat. *flaccus*.)

SCENE IV.

Page 41 *line* 26—En moins de rien : In no time, in a trice. An adverbial locution, meaning *lit.* "in less than nothing."—Etym., *rien*, from Lat. *rem*, thing ; joined with a negative=nothing.

41 33—M'assure, *for* me rassure : Gives me courage, confidence. Racine has also :—

> Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.
> "Athalie," act ii., sc. 7.

—Etym., *assurer*, in Old Fr. *asseurer*, from Low Lat. *assecurare* (twelfth century), from *ad* and *securus*, free from care, safe.

42 3—La partie : *Lit.*, the game, the match, *i.e.*, the fight of the Horatii, and the Curiatii. *See* Act iii., sc. 2.

42 16—Bâtissant en l'air, *i.e.*, fondant des espérances vaines sur . . . *Cf.* Engl. "to build castles in the air," which is translated into French, "bâtir des châteaux en Espagne."

42 18—Au prix de : In comparison with.—Etym., *Prix*, price, formerly *pris*, from Lat. *pretium*.

42 34—The v. *offenser*, to offend, to give offence to, cannot have now an abstract noun as object.

SCENE V.

43 6—Heur. *See* note, p. 4, l. 35:

44 1—Entretien, *i.e.*, objet qui entretient, conversation. —*Entretien* is the verbal subst. of *entretenir*, properly, to hold together, from *entre* (Lat. *intra*), and *tenir* (Lat. *tenere*, and *tenire*, in the fourth century).

44 26—A qui vient ton bras d'immoler ; a rather forced and awkward inversion *for* à qui ton bras vient d'immoler. N. B.—*Venir de*, followed by an Infinitive = to have just ; the Inf. being translated into English by the past part.

45 4—Foudre. *See* note, p. 27, l. 8.

45 9—*Dedans* being an adv. cannot have an object ; Corneille has used it instead of the prep. *dans*.—Etym., *dans*, from *de* and *ens* = *d'ens* contracted to *dens* (Lat. *de*, *intus*), as it was spelt in old Fr.

SCENE VI.

45 13—*See* note, p. 44, l. 26.

Scene VII.

Page 46 line 12—Qu'elle, *for* puis qu'elle.
46 19—C'est à toi : It is your duty.
46 32—Je m'en prends : *See* note, p. 20, l. 2.
46 33—Sabina repeats here, though somewhat coldly, her brother's words :—

> Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain.
> Act ii., sc. 3.

47 14—Ce qu'elle a prétendu, *for* ce qu'elle a désiré (*recevoir* being understood).
47 28—Devient réduite (which is not French), *for* est-elle, *or* se trouve-t-elle réduite.
47 29—The old Horace had said already :—

> . . . Ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.
> Act ii., sc. 7.

ACT V.

Scene I.

48 3—Enfle : Elates. *See* note, p. 14, l. 23.
48 10—Je me tiens, *for* je m'estime, je me considère. For Etym., *see* note, p. 17, l. 14.
48 17—*See* note on p. 35, l. 28.
48 23—*Dont* would be more correct than *de qui*, which, according to grammar, should only refer to persons.
48 27—Dont, *for* par lesquelles.
48 28—Intéressé, *for* affligé.

Scene II.

49 8—A trop d'excès, *for* est trop grand. (Lat. *excessus*, properly, a standing out, a projecting beyond a certain limit.) N.B.—Fr. substantives derived from Latin words ending in *essus* have invariably the termination *ès*, and are masc., as *abcès*, *accès*, *congrès*, *cyprès*, *decès*, *excès*, *exprès*, *procès*, *profès*, *progrès*, *succès*.
49 13—In Modern Fr. *fort* preceded by *si* would be a pleonasm to be avoided.
49 18—Comme . . . vous portez le trépas, *for* comment vous supportez . . .—*Trépas*, death, is the verbal subst. of *trépasser*, to die ; in Old Fr. *trespasser*, from Low Lat. *transpassare*, properly, to pass across, then, to die.

Page 49 *line* 26—Je doute : I wonder.—Etym., *douter*, properly, to doubt, from Lat. *dubitare*, *dub'tare*, whence the Old Fr. *doubter*.

50 4—Dans leur intérêt, *for* dans ce qui les intéresse, and here=dans ce qui les afflige.

50 7—*Elle* refers to "ma compassion," in l. 5.

50 9—*En* refers to "votre affliction," in l. 6.

50 12—Prix : Recompense, rewards. For Etym., *see* note, p. 42, l. 18.

50 20—Et c'est dont, ellipsis *for* "et c'est *ce* dont . . ."

50 23—Gens de bien : Good, honest, upright men.

50 32—Il y va de (idiomatic expression) : Are at stake.—"Il y va de votre honneur," your honour is at stake.—*Va* is the 3rd pers. sing. of the pres. Ind. of *aller*, which is the most irregular v. in the French language. It has borrowed its tenses from three Lat. verbs :—(1) From *vadere*, the first three persons of the sing., and the 3rd of the pl. of the pres. Ind., as well as the 2nd pers. sing. of the Imp. ; (2) from *ire*, the Future and Conditional ; (3) all the other tenses from *aller*, in Old Fr. *aler* and *aner*, from the Merovingian Lat. *anare*, a soft form of *adnare* (which properly signifies "to come by water," but which in Papias is used for "to come by land").

51 6—L'heur : *See* note on p. 4, l. 35.

51 17—Il plaira l'endurer, *for* il plaira de l'endurer, il plaira de les laisser durer. For Etym. of *plaire see* notes, p. 3, l. 11, and p. 34, l. 26.

51 19—Coup, *for* forfait, crime. For Etym., *see* note, p. 38, l. 28.

51 23—D'un frère si cruel . . . , rather forced inversion *for* rejaillir au visage d'un frère si cruel.

51 30—Peine : Punishment (from Lat. *pœna*).

52 1—According to Roman tradition, Romulus and Remus replaced on the throne of Alba Longa, Munitor, their grandfather, by killing his younger brother, Amulius, who had usurped it. Valerius forgets here the murder of Remus by Romulus, which Tullius will soon fitly mention. (*See* p. 58, l. 11.)

52 8—Avis, *for* opinion, sentiment.

52 12—Son bien : His own property.

52 15—Prêt de, *for* prêt à.—Etym. *Prêt*, in Old French *prest*, from Low Lat. *praestus* (in several inscriptions under the Empire), ready.

52 19—Conspirent, *for* concourent au même but : Concur. (Lat. *conspirare* [cum, spiro], properly, to

blow together, and especially, to agree, to harmonise.

Page 52 *line* 24—L'écorce, *for* extérieur, apparence.—Etym. *écorce*, bark, formerly *escorce*, from Low Lat. *excorticea*, from *corticem*, acc. of *cortex*, bark, rind, shell, hull.

53 11—Coups, *for* exploits. For Etym., *see* note, p. 38, l. 28.

53 20—Congé, *for* permission : Leave. (From Lat. *commeatus*, leave of absence, written *comiatus* in the eighth century, which gave the Provençal *comjat*, and the French *congé*.—Sortir, *for* être versé—*i.e.*, I do not dare to shed . . .

53 21—Aveu, *for* autorisation, consentement.

Scene III.

53 34—Dérober : To screen, *lit.* to steal. For Etym., *see* note, p. 10, l. 19.

54 13—Ennuis, *for* sorrows. This word now means only weariness ; formerly spelt *enui*, from Lat. *in odio*, as we see in the Glosses of Cassel, in Charlemagne's time, "in odio habui," I was sick and tired.

54 16—La trame [des jours] : Life, *lit.* the thread of life. (Lat. *trama*, properly the woof, weft, or filling of a web.)

54 21—Trépas. *See* note, p. 49, l. 18.

54 28—Fâcher : To offend, to make angry. *See* note, p. 22, l. 13.

55 24—*See* note, p. 35, l. 28.

55 27—C'est dont je . . ., *for* c'est ce dont je ne veux d'autre témoin que Valère.

56 7—The ancients believed that laurel was a preservative against lightning. Corneille had already said in the "Cid"—

> Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre.
> Act. ii., sc. 1.

And in "Sophonisbe," represented in 1663, twenty years after "Horace," we read :—

> Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
> Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
> Act iii., sc. 4.

57 22—Force, in the plural, means only the strength of the body, *or* troops.—Plus, *for* les plus. Racine has also—

> Chargeant de mon débris les reliques *plus* chères.
> "Bajazet," act iii., sc. 2.

57 24—*Enorme* has here the proper meaning of the Lat. *enormis* (ab, norma) from which it is derived

—*i.e.*, out of rule, unusual, monstrous. Cette action énorme = cette action qui est révoltante par son excès.

Page 57 *line* 30—D'ailleurs : From another point of view ; *lit.* from elsewhere.—Etym., *ailleurs*, from Lat. *aliorsum*, elsewhere.

57 36—Sans lui : But for him ; *lit.* without him.—Etym., *Sans*, formerly *sens*, from Lat. *sine.*—*Lui*, from *illuic*, by the loss of the first syllable, which is short in the Lat. comedians.

58 11—*See* note, page 52, l. 1.

58 15—This is a reminiscence of what the historian L. Annæus Florus (floruit A.D. 115) had said :—"Virtus parricidam abstulit et scelus intra gloriam fuit."

58 21—Sentiment, *for* ressentiment : Resentment, anger.

58 27—Mal propice, *for* impropice : Unpropitious, unfavourable.—Etym., Lat. adj., *propitius* (*prope*), belonging to that which is near ; hence, with respect to feeling, *favourable*, *well-disposed*, *propitious*.

58 31—Tout d'un temps, *for* en même temps, à la fois : At the same time. *See* note, p. 39, l. 21.

RANKEN & CO., Printers, Drury House, St. Mary-le-Strand, W.C.

CATALOGUE RAISONNÉ

OF A NEW

FRENCH EDUCATIONAL COURSE.

The study of modern languages has, during the last few years, entered upon a new stage of development in English Schools, and been thoroughly revolutionised by the progress of modern science The natural consequence of this movement was at once to supersede the time-honoured grammars of **Hamel**, **Lévizac**, **Wanostrocht**, &c.; even **Noël** and **Chapsal** had to relinquish their claims, and a general demand sprang up for new educational works, in connection with the teaching, more particularly, of French. It is for the purpose of meeting this desideratum that Messrs. Hachette have issued the series of works, the list of which is appended, and which, taking the pupils from the nursery, lead them gradually on till they are qualified to compete for Scholarships and Exhibitions at the Universities.

IÈRE PARTIE.

SECTION I.

CONTENTS:

Grammars and Exercise Books

(Elementary, Advanced, Historical, etc.);

French Composition; Comparative Idioms;

The Verbs;

Commercial and General Correspondence;

French Poetry;

French Verb Copy Books.

Dialogues and Word Books.

French Literature.

HENRI BUÉ'S FIRST FRENCH BOOK.

Price 10d.

OPINIONS OF THE PRESS.

"M. Bué's 'First French Book' is much to be commended. The lessons are very gradual, and the rules are explained with a simplicity that must greatly help both teacher and pupil. At the end of each lesson a short vocabulary, a model exercise, and a conversation are given. At the end of the verbs is a 'short chapter for the inquisitive,' which is well worth getting up, even by more advanced pupils. The chief merit of elementary books of this kind lies in their arrangement, and in this respect we have seen no better book than M. Bué's."—*School Guardian,* Nov. 10th, 1877.

"A handy little volume, which may serve with advantage as an introduction to the study of more elaborate works."—*The Pictorial World,* Oct. 13, 1877.

"This is one of the best first-books to French that has ever been published. The difficulties of the language are presented in a series of exercises and lessons, through which the student is led before he realises that he has really had genuine difficulties presented to him. The vocabularies contained in the book have been selected very skilfully. 'A Short Chapter for the Inquisitive' is excellent. There is a French-English vocabulary containing nearly 1500 words in most frequent use."—*The Weekly Times*, Oct. 14, 1877.

"This is a very excellent little work, and will be welcomed both in schools and for private teaching. It bears the impress of an experienced teacher; and is marked with great care in pointing out the peculiarities of the language in construction, idiom, and pronunciation. The printing also deserves a word of notice, the variations in termination, &c., to which it is desired to call attention, being given in excellent bold type—so that the utmost use is made of the eye—probably the most powerful of all senses in assisting the memory, especially in the case of young people. There is no doubt that it will quite fulfil the author's wish, modestly expressed in the preface, of becoming 'a useful and handy primer.'"—*The London and China Express*, Oct. 12, 1877.

"A great deal more of the information needed by a beginner than much larger works often contain, will be found in this little pocket grammar and exercise book. Only an experienced teacher could so well anticipate the preliminary difficulties and remove them from the path of a young linguist as M. Bué has done in his primer."—*Public Opinion.* Nov. 10, 1877.

THE

PUBLIC SCHOOL
ELEMENTARY FRENCH GRAMMAR

BY AUGUSTE BRACHET

Adapted for the use of English Schools and Persons engaged in Elementary Teaching

BY

THE REV. P. H. E. BRETTE, B.D.
HEAD-MASTER OF THE FRENCH SCHOOL, CHRIST'S HOSPITAL,

AND

GUSTAVE MASSON, B.A.
ASSISTANT MASTER AND LIBRARIAN, HARROW SCHOOL,

EXAMINERS IN THE UNIVERSITY OF LONDON.

PART I.—ACCIDENCE: WITH EXAMINATION QUESTIONS AND EXERCISES.
Price 1s. 6d.

PART II.—SYNTAX: WITH EXAMINATION QUESTIONS AND EXERCISES.
Price 1s. 6d.

THE TWO PARTS COMPLETE IN ONE VOLUME.
Price 2s. 6d.

FOURTH EDITION.

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE.
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.
PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.
PHILADELPHIA: J. B. LIPPINCOTT & CO.

1878.

KEY TO THE EXERCISES

OF THE

PUBLIC SCHOOL ELEMENTARY FRENCH GRAMMAR.

For Teachers only, 1s. 6d.

A SUPPLEMENTARY SERIES OF EXERCISES

TO

THE PUBLIC SCHOOL ELEMENTARY FRENCH GRAMMAR.

2 Vols.

Vol. I.—ACCIDENCE. *(In preparation.)*

,, II.—SYNTAX. *(In preparation.)*

KEY TO THE SAME. *(In preparation.)* For Teachers only.

BRACHET'S PUBLIC SCHOOL FRENCH GRAMMAR.

Giving the Latest Results of Modern Philology.

ADAPTED FOR ENGLISH SCHOOLS BY THE

REV. P. H. E. BRETTE, B.D., AND GUSTAVE MASSON, B.A.

New edition. 1 vol. small 8vo. 336 pages. Cloth. Price 2s. 6d.

EXERCISES, complete in one volume, price **2s. 6d.**; or, separately, ACCIDENCE, price **1s. 6d.**, now ready; (SYNTAX, price **1s. 6d.**, in preparation.)

KEY TO THE EXERCISES OF ACCIDENCE, by E. JANAU. Cloth, for Teachers only, 1s. 6d.

KEY TO THE EXERCISES OF SYNTAX, by E. JANAU. Cloth, for Teachers only, 1s. 6d. (In preparation.)

The present work cannot fail to be generally adopted for pupils who, having already a sufficient knowledge of Greek and Latin, are able to begin the study of French through the medium of comparative grammar.

Departing from the old routine of putting before children a mere series of rules of an apparently arbitrary character, and which can neither be explained or justified, M. BRACHET shows that historical philology accounts for every grammatical fact, whether rule or exception, and that even linguistic *bizarreries*, as we would deem them, have their *raison d'être*, if we only trace up modern French to its origins.

OPINIONS.

"The best grammar of the French language that has been published in England."—PROFESSOR ATTWELL.

"St. Luke's Middle Class School, Torquay.

"I have much pleasure in being able to compliment you on the publication of such an excellent work. The historical portion of the work is clearly brought out, and contains much valuable information. To all those accustomed to the preparation of our higher Examinations, such information is of the greatest importance, and I am sure it will be fully appreciated. The transition from the Latin to the French of the present day is so clearly shown, that it reads more like a pleasing story than an exposition of grammar. The author has a happy knack of putting his details in a most interesting form; and he has certainly succeeded in proving that French Grammar is not so repulsive as some of the old cut-and-dried books make it . . .—F. GARSIDE, M.A., *Head Master.*"

"Uppingham School.

"C'est bien certainement l'ouvrage le plus complet et le plus sérieux de ce genre écrit en Anglais.—Dr. L. Parrot."

"University College, Aberystwyth.

"The French Grammar seems to me thoroughly to justify its title, and to be one well fitted to be adopted in our Public Schools. It seems to be particularly valuable for its rational explanations derived from historical philology of irregularities which have hitherto had to be accounted for very imperfectly and unsatisfactorily. The explanation, too, given of the endings of the future, etc., is admirable.—H. N. Grimley."

"The editors have doubtless sufficient reason for pinning their faith to M. Brachet's theory, although, if we are not mistaken, his conclusions as to the small part played by the ancient dialects of Gaul in the formation of the French language are by no means unchallenged by etymologists of the present day. Any doubt on this point does not, however, prevent us from expressing our pleasure at the appearance of a book which, while retaining much of the suggestiveness of M. Brachet's work, is put into a form more suitable for our schools. We would give emphatic approval to the chapters upon the formation of substantives, adjectives, and auxiliary verbs, in which the origin of each termination is clearly explained."—*Academy*, Sept. 9, 1876.

"*The last and most scientific French grammar we know has just been published by* Hachette & Co. It is entitled 'The Public School French Grammar,' by A. Brachet, adapted for English use by Dr. Brette and M. Gustave Masson. The Etymology and the Syntax are specially good, and the entire volume is admirable."—*The Freeman.*

"'The Public School French Grammar' is a work of a very different stamp. We will not say that it is the ideal French Grammar, because, as we have already hinted, we do not believe in such a thing; but it is as good as any that we have seen. It is based on the researches of M. Brachet, that is of M. Littré, and aims at giving a rational account of the formation of inflexions and growth of forms in modern French by the help of their analogues in Latin."—*Athenæum*, August 19, 1876.

WORKS BY M. BRACHET.

GRAMMAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE.
12mo., paper, 3s.; cloth, 3s. 6d.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE.
12mo., paper, 8s.; cloth, 8s. 6d.

DICTIONNAIRE DES DOUBLETS, OU DOUBLES FORMES DE LA LANGUE FRANÇAISE. Two Parts, 8vo., 2s. 6d.

NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE FONDÉE SUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE. 12mo., boards, 1s. 6d.

EXERCICES SUR LA NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE.
Par J. Dussouchet. 12mo., boards.

PETITE GRAMMAIRE FRANÇAISE FONDÉE SUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE. 12mo., boards, 10d.

EXERCICES SUR LA PETITE GRAMMAIRE FRANÇAISE.
Par J. Dussouchet. 12mo., boards, 10d.

MORCEAUX CHOISIS DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU 16e SIÈCLE, accompagnés d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue du 16e siècle. 12mo., boards, 3s. 6d.

RECUEIL DE MORCEAUX CHOISIS DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU NEUVIÈME SIÈCLE À LA FIN DU QUINZIÈME. 12mo. (*In preparation.*)

GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES ROMANES,
Par Frédéric Diez, traduite par A. Brachet et Gaston Paris. 3 vols. 8vo. and index, paper, £1 16s.

A

NEW AND COMPLETE COURSE

OF

STRICTLY GRADUATED

GRAMMATICAL AND IDIOMATIC STUDIES

OF THE

FRENCH LANGUAGE.

Exhibiting a System of Exercises peculiarly calculated to promote a Colloquial Knowledge of the French Language.

BY

AIGRE DE CHARENTE,

LATE OF THE ROYAL MILITARY ACADEMY, WOOLWICH; AND THE ROYAL MILITARY COLLEGE, SANDHURST;

Professor of French at the Staff College; Examiner to the Civil Service, the War Office, &c., &c.

FOURTEENTH EDITION.

LONDON, 1877.

The COURSE is divided into Four Parts (Grammar and Exercises), which may be had as follows :—

GRAMMAR.

		s.	d.
Part	I.—Pronunciation — Accidence ...	2	0
„	II.—French and English Syntax Compared	2	0
„	III.—Gallicisms and Anglicisms ...	2	6
„	IV.—Syntaxe de Construction—Syntaxe d'Accord — Difficultés	2	0

EXERCISES.

		s.	d.
Part	I.—Pronunciation — Accidence ...	1	6
„	II.—French and English Syntax Compared	2	0
„	III.—Gallicisms and Anglicisms ...	1	6
„	IV.—Syntaxe de Construction—Syntaxe d'Accord — Difficultés	1	6

THE PHILOLOGY OF THE FRENCH LANGUAGE

By A. L. MEISSNER, Ph.D.,

Professor of Modern Languages in the Queen's University in Ireland.

New and cheaper edition of the Author's Palæstra Gallica. With an Appendix of Specimens of Old French, from the 9th to the 15th Century, and a set of Examination Questions.

1 vol., small 8vo. cloth. Price 3s.

"On ne peut que donner des éloges à la manière dont l'auteur a compris et exécuté son travail."—Gaston Paris, *Revue Critique.*

"Nous voyons avec satisfaction l'Histoire et la Grammaire scientifique de notre langue désormais représentées dans la littérature scolaire de l'Angleterre par ce recommendable manuel."—H. Gaidoz, *Revue de l'Instruction Publique.*

"The Professor of Modern Languages in the Queen's University presents in this text-book the groundwork of his lectures in Queen's College, Belfast; and a good solid foundation it is, on which both lecturers and students may build with safety. Of course it is not, nor is it intended to be, light reading. The author's object is not to exhibit the results of modern philology in an attractive form for popular readers, but rather to supply materials of thought and suggestive hints to those who wish to acquire a philological knowledge of the French language in its successive stages. . . . Beginning with a brief but excellent account of the origin of modern French—including an accurate survey of the several characteristic distinctions between the Romance languages and the parent Latin, and a description of the three dialects of the Langue d'Oïl—he proceeds to set forth under the head of "Phonology" the various changes of letters which have taken place in passing from one period to another. The remainder of the work is devoted to "Morphology," or an account of the formation of words by the modification or addition of syllables or the composition of words. The forms assumed by verbs at different periods of the language are clearly and fully set forth. By way of illustration the etymology of many words is explained—of some more than once, because they happen to be instances of more than one general principle—which is no bad thing, and is far better than giving derivations in an isolated way without pointing out the law to which they conform."—*Athenæum.*

"A well-written and thoughtful treatise on the history and philology of the French language, scholarly in its tone and treatment, and full of valuable information on many of the most interesting points of comparative grammar. Though primarily intended for advanced students following a course of college lectures or preparing for some of the higher competitive examinations, it may be used wiih great advantage in the upper forms of our public schools."—*Educational Times.*

"This book supplies a want which has long been felt. The French language is at present learned too much as a mere matter of rote, and the pupil knows nothing of the formation and history of the language. Dr. Meissner's work supplies this information in a satisfactory manner. It is scholarly, accurate, and thorough. It is a work which ought to be used in all schools where Latin is taught, and it will be read with much interest and much profit alike by those who teach French and those who teach Latin. The book has only to be known to come into extensive use."—*Museum.*

PERINI, N.

ONE HUNDRED QUESTIONS AND EXERCISES ON THE GRAMMAR OF THE FRENCH LANGUAGE. Second edition. Price 2s.

The above work, now in the hands of all candidates preparing for examinations, contains all the most important questions on the Grammar of the French Language. Each question is followed by a blank, for the answer thereto.

QUERIES ON THE PHILOLOGY OF THE FRENCH LANGUAGE. Price 1s. 6d. A Sequel to the above work.

ROULIER, A.

SYNOPSIS OF FRENCH GRAMMAR. 48 pages, small 8vo. Cloth. Price 6d.

(IN PREPARATION.)

HALF-HOURS OF FRENCH TRANSLATION

(Junior Course).

BY ALPHONSE MARIETTE,

Professor and Examiner of the French Language and Literature at King's College, London.

HALF-HOURS OF FRENCH TRANSLATION

OR,

Extracts from the best English Authors to be rendered into French; and also passages translated from contemporary French Writers to be re-translated. Arranged progressively, with idiomatic notes.

BY ALPHONSE MARIETTE,

Professor and Examiner of the French Language and Literature at King's College, London.

New Edition. 1 vol., small 8vo., 392 pages cloth, price 4s. 6d.

"Professor Mariette is a teacher without dulness, who adds to a close intimacy with the literature of his own country the relish of a well-read Englishman for English books. The first part of his excellent little volume, entitled *Half-hours of Translation*, is a well-chosen series of extracts from good English writers, very various in style, and in the form of idiom employed. Now it is the prose of Macaulay, now the prose of Charles Lamb that yields an extract for translation into French; this passage is from Dr. Johnson, that from Mr. Dickens. The range of selection is, in fact, over the whole of the wide field of English prose, between the essays of Lord Bacon and those of contemporary journalists. The choice of each extract has been obviously founded not upon its merit more than its convertibility into French. Every passage may be so translated that a good translation shall seem to contain not the words only but the thoughts also, and some one of the moods of a Frenchman. In foot-notes, carefully appended to each passage, the labour of the pupil is lightened, or the work of self-education is assisted,—by the supply of fragments of translation where the two languages differ in idiom. In the second part of the book, Professor Mariette has taken the trouble to translate from contemporary French authors choice illustrations of the French of to-day, and so to translate them that they may by a skilful hand be faithfully returned to France. Here again notes help the student to secure a mastery over French idiom, but the help becomes less frequent as the volume draws towards a close. In the extracts from French writers there is the same regard paid to variety of tone, and the student who throughout the first part of the book is speaking the thoughts of his own land in the language of a neighbour, in the second part of the book, when he does not mis-translate, is actually writing French thoughts in the Frenchman's way."—*Examiner.*

"A very useful school-book for students of French. . . Independently of its educational uses, this is really a most amusing book, and one over which an idler might be tempted to dawdle for a whole morning."—*Literary Gazette.*

KEY TO THE SAME.

1 vol. small 8vo, 300 pages. Cloth, price 6s.

The art of correspondence, whether applied to commercial or general purposes, is one which cannot be too early cultivated, and the ever-increasing relations between France and England make the two following works an important feature in the present Catalogue:

CLASS-BOOK
OF
FRENCH CORRESPONDENCE.

Vol. I.—COMMERCIAL CORRESPONDENCE. By A. Ragon, French Master at the City of London College. Price 3s.

During Four *successive* Years the pupils of Mons. Ragon, from the City of London College, have obtained the First French Prizes (of £5) from the Society of Arts; and lately his pupils had, out of the 125 Certificates given by the Society for French, 56 awarded to them, with the first and second prizes, and also the first prize to Ladies, and none but his pupils had the 7 first-class Commercial Certificates that were granted. In these Examinations the Members of upwards of 180 Institutions in all parts of the Kingdom compete.

In April, 1878.

Vol. II.—GENERAL CORRESPONDENCE. By H. J. V. de Candole, Ph.D., M.A., French Master at Clifton College. 1 vol., small 8vo., cloth. Price 2s.

"This class book, which is by M. Henri J. V. De Candole, French master at Clifton College, is intended to supply what has been sorely needed by the French student—accurate and complete information in the modern methods of general French correspondence. In the majority of class books the space devoted to this branch of the language is necessarily small, and many important features are omitted; while in those books in which more particular attention is given to 'correspondence' the antiquated style, referred to by M. Candole in his preface, is so far used that the student is not sure of his ground and runs a risk, in the ordinary correspondence of modern life, of treating his friends to an example of the semi-classic style of the seventeenth century. In French correspondence it is of the highest importance that the instruction of the class book should keep pace with the time, and in this respect M. Candole's work is as unique as it is valuable. It is what the author describes as a requirement of the time, 'a work on French letter writing worthy of being consulted by an English student seeking information on points of etiquette or concerning the usual forms of everyday correspondence.' Before entering upon the subject proper of French correspondence M. Candole gives some hints on letter writing, general etiquette, the hire of cabs, apartments, servants, &c. These hints, though inserted as a kind of introduction, are by no means the least important part of the work, and will be found extremely useful, more especially to those who reside in France for any length of time, and require an insight into the rules of society touching births, marriages, and deaths, the leaving of cards, visits, house porters' and servants' New Year's gifts, and other matters. The correspondence is divided into two parts, each containing three sub-divisions. By means of this plan French letter writing of the nineteenth century is treated in an exhaustive and intelligible way. Lettres d'invitation, de Nouvel An, de faire part; lettres d'envoi, d'excuses, de remerciments, d'offres, de refus, de recommandation et de réponses; lettres de famille, de politesse, de conseils, de reproches; lettres de voyage; lettres littéraires; demandes, annonces, ventes, &c., are taken in order and illustrated by about 150 specimens. Of its kind the work is excellent, and, as a class book, will no doubt acquire a very extensive popularity."—*Western Daily Press.*

FRENCH POETRY FOR ENGLISH SCHOOLS.

LA LYRE DES ENFANTS.

FRENCH NURSERY RHYMES, POEMS, ROUNDS, AND RIDDLES,

For Schools and Families.

With Explanatory Notes by C. B.

The entire contents of the Volume are not only easy but amusing.

1 vol. small 8vo, cloth. Price 1s.

CLASS-BOOK OF FRENCH POETRY FOR THE YOUNG

BY

PAUL BARBIER,

One of the French Masters at Manchester Grammar School.

One vol. small 8vo, cloth. Price 1s.

In selecting these pieces of French Poetry for the use of Children between seven and twelve years of age, I have ever had in view the purity and simplicity of the language. Notes have been thought to be superfluous. Those using the book will notice how careful I have been not to sacrifice art for the purpose of suiting the class of children for whom the book is intended. Most of the pieces, whether narratives, fables, or subjective effusions, contain moral lessons inculcating in the learner principles of honesty, probity, truth, or gratitude towards God.

GRADUATED FRENCH READERS.

THE ELEMENTARY FRENCH READER.

A Selection of Short, Interesting and Instructive Stories for Beginners, printed in large type, especially adapted for use in Middle-class and other Schools. With a complete French-English Vocabulary, and a list of the regular and irregular Verbs. By E. Janau, French Master at Blackheath Proprietary School. 88 pp., cloth. Price 8d. New Edition.

(Adopted by the School Board for London.)

THE INFANTS' OWN FRENCH BOOK.

Very short Stories adapted for quite Young Children, and printed in large type. With a complete French-English Vocabulary. New Edition. Edited by E. Janau. Small 8vo, cloth, price 1s.

HACHETTE'S CHILDREN'S OWN FRENCH BOOK.

A Selection of amusing and instructive Stories in Prose, adapted to the use of very young people. Edited by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, B.A., of Harrow. New Edition. 1 vol., small 8vo, 216 pages, cloth, 1s. 6d.

(Adopted by the School Board for London.)

HACHETTE'S FIRST FRENCH READER.

Adapted to the use of young people. New edition. 1 vol., small 8vo, 360 pages, cloth, 2s. Edited by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, B.A., of Harrow.

"One of the most popular educational works in this country."—*Weekly Review.*

(Adopted by the School Board for London.)

HACHETTE'S SECOND FRENCH READER.

By Henry Tarver, of Eton College. New Edition, entirely revised. 1 vol., small 8vo, cloth, price 1s. 6d.

(Adopted by the School Board for London.)

HACHETTE'S THIRD FRENCH READER.

By B. Buisson, M.A., First French Master at Charterhouse. 1 vol., small 8vo, cloth, 1s. 6d.

The four first Readers are supplemented by a Vocabulary; the two last by Elucidatory Notes.

ANECDOTES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

A selection of Anecdotes from Modern Writers adapted for the use of English Classes, with a complete French and English Vocabulary, by Victor Kastner, M.A., Professor of French Literature in Queen's College, and one of the French Masters at the Charterhouse. Small 8vo, cloth, price 2s.

None of the Stories contained in Messrs. Hachette's Readers can be reproduced without special consent.

SECTION III.

HACHETTE'S MODERN FRENCH AUTHORS.

VOL. I.—EDMOND ABOUT. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow. New edition. 1 vol., small 8vo, cloth, 2s.

The Editors have selected, amongst others, two of the most charming stories of the eminent Author whom the *Times* styles "the Thackeray of France."

The volume can be put into the hands of every young person, and will be a welcome reading-book for all Schools. In no living French author can the French language be studied to greater advantage.

OPINIONS OF THE PRESS.

"The present collection is the best aud most amusing ever published in England." *Bristol Times.*

"The result is a book which we would at once put in the hands of our daughter, and bid her study it thoroughly." *Weekly Review.*

"There can be no hesitation in earnestly recommending the immediate adoption of this book in every collegiate institution and public school throughout the country." *Bell's Weekly Messenger.*

"The work can hardly be too highly commended for its interest, instructiveness, and cheapness." *Athenæum.*

VOL. II.—PAUL LACOMBE. Petite Histoire du Peuple Français. Edited by JULES BUÉ, Honorary M.A., Oxford. 1 vol., small 8vo. New edition. Price 2s.

VOL. III.—TÔPFFER. — HISTOIRE DE CHARLES; HISTOIRE DE JULES. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, B.A. New edition. 1 vol., small 8vo, 112 pages, cloth, 1s.

VOL. IV.—MAD. DE WITT, née GUIZOT.—DERRIÈRE LES HAIES. One of the most interesting of the well-known "Historical Pictures." Mad. de Witt relates in this story the Vendean War, 1793-94. In interest this book equals the "Conscrit" and "Waterloo," Erckmann-Chatrian's famous Novels. Edited by PAUL DE BUSSY, B.-ès-L. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 2s.

VOL. V.—VILLEMAIN.—LASCARIS. Nouvelle Historique, with a Biographical Sketch of the Author, a Selection of Poems on Greece. Edited by A. DUPUIS, B.A., First French Master at King's College School, London. 1 vol., small 8vo, cloth, 1s. 6d.

VOL. VI.—ALFRED DE MUSSET. Contents :—"On ne Saurait Penser à Tout"; "Il faut Qu'une Porte soit Ouverte ou Fermée"; "Croisilles"; "Pierre et Camille"; Lyrics and a Biographical Sketch of the Author. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A. Cloth. Price 2s.

OPINIONS OF THE PRESS.

"English students of French literature are indebted to Messrs. Hachette and Co. for the publication in their series of Modern French Authors, of selections from the prose and poetical works of Alfred de Musset. Alfred de Musset is known as one of the most brilliant writers of the present century, and in the selections made for this volume the editors have included some of his cleverest works, and have afforded the student an opportunity of comparing his different styles as a dramatist, novelist, and poet. "On ne Saurait Penser a Tout," and "Il faut Qu'une Porte soit Ouverte ou Fermée," are two of the author's most charming proverbial comedies, and Alfred de Musset never wrote anything more beautiful than the two novelettes, "Croisilles" and "Pierre et Camille." The latter is a perfect story on a

French model, and is instructive as well as interesting, as illustrating the change which has taken place since the time of the Abbé De l'Epée in the treatment of deaf mutes. The selection is a welcome and valuable addition to the series. *The Leeds Mercury.*

"Mr. Masson, in his *Selections from Alfred de Musset*, has made some judicious extracts from the works of one of the most elegant lyric poets and vigorous dramatists that modern French literature can boast." *Scotsman.*

"It is generally believed that Alfred de Musset's works, admirable as they are, must, on account of their character, be scrupulously excluded from the schoolroom. We have been told that it would be impossible to make from them a selection both ample and varied enough to give a satisfactory idea of the writer. Young persons must, it is said, believe, on the authority of more experienced readers, that the poet who charmed us by "L'Espoir en Dieu" was one of the greatest representatives of contemporary French literature. M. Gustave Masson has endeavoured to show the fallacy of this statement by publishing a volume in which will be found choice specimens of Alfred de Musset's composition in every style." *School Board Chronicle.*

Vol. VII.—PONSARD, LE LION AMOUREUX. Edited by H. J. V. de Candole, M.A., Ph.D. 1 vol. small 8vo, cloth, 2s.

OPINIONS OF THE PRESS.

"The result is a charming little book, which we can heartily recommend to all our readers." *School Board Chronicle.*

"M. de Candole, French Master at Clifton College, has prepared an excellent edition of Ponsard's famous comedy 'Le Lion Amoureux'—not perhaps a work of genius, but on the whole the author's masterpiece, and therefore having special interest as an example of the dramatist who led the reaction against the triumph of the romantic school, and also valuable for educational purposes from the purity and grace of its language. M. de Candole has appended numerous notes and an index which increase the utility of the work as a class-book." *Scotsman.*

"Mons. H. J. V. de Candole, French master of Clifton College and lecturer at the Bristol University College, has brought before the public, in an interesting form, one of the finest of Ponsard's productions. 'Le Lion Amoureux' is the seventh volume of Hachette's series of modern French authors, a series of special value and attractiveness to the more advanced class of students. The biographical sketch, which enters thoroughly into the spirit of Ponsard's style, is at the same time a comprehensive statement of his life and work and a careful criticism of his position in French literature. . . . . The notes and biographical index are copious and useful, the work of a mind well acquainted with the requirements of modern study in its advanced stages. They give to the English scholar a distinct idea, which would otherwise be difficult of attainment, of the whole purpose of the French dramatist; and make it possible for him to grasp, with as much ease as a French reader, details that, without them, would be passed over unperceived and unappreciated. 'Le Lion Amoureux' is to be commended to teachers of French as more than usually interesting in itself, and rendered doubly so by M. Candole's method of treating it." *The Western Daily Press.*

"'Le Lion Amoureux,' in the cheap and comprehensive form in which it has been just issued, will form a valuable addition to the series of French educational works being published by Messrs. Hachette and Co. M. de Candole is also to be complimented on the efficient manner in which he has edited this little volume."

The Clifton Chronicle and Directory.

"Hachette's French Library.—Professor H. J. V. de Candole, Ph.D., M.A., French lecturer at University College, Bristol, has just published vol. vii. of this series of modern French authors, 'Le Lion Amoureux,' by Francois Ponsard. This play—the last but one written by the late poet—deals with the events of the Reign of Terror, and was successfully produced in Paris ten years ago. The pure and vigorous style adopted will commend the work to a wide circle of readers, and it is needless to say M. Candole's editing of the volume is worthy of one who is an experienced as well as an able contributor to philological literature." *The Bristol Daily Post.*

Vol. VIII.—GUIZOT.—Guillaume le Conquérant ou l'Angleterre sous les Normands. (1027—1087.) Edited by A. J. Dubourg, Principal French Master in Liverpool College. Cloth, price 2s.

Vol. IX.—GUIZOT.—Alfred le Grand ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons. With Grammatical, Philological, and Historical Notes by H. Lallemand, B.-ès-Sc., French Lecturer in Owen's College, Manchester. Cloth, price 2s.

Vol. X.—CHATEAUBRIAND.—Les Aventures du dernier Abencerage. Edited by A. Roulier, B.A., French Master at the Charterhouse. Cloth, price 2s.

Vol. XI.—SCRIBE, EUGÈNE.—Bertrand et Raton, ou l'Art de Conspirer. Comédié en 5 Actes et en prose. Edited with Grammatical, Philological, and Explanatory Notes, by Jules Bué, Hon. M.A. of Oxford, Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations, etc. Cloth, price 1s. 6d.

Vol. XII.—BONNECHOSE, EMILE DE.—Lazare Hoche. Seventh Edition. Edited, with Grammatical and Explanatory Notes, and an Index of the Historical and Geographical Names, by Henri Bué, B.-ès-L.

Vol. XIII.—PRESSENSÉ, MAD. E. DE. — Rosa. Edited, with Grammatical and Explanatory Notes, by Gustave Masson, B.A., Officier d'Académie, etc.

Other Volumes in Preparation.

SECTION IV.

HACHETTE'S FRENCH CLASSICS

AND

"CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS."

UNDER the above title Messrs. Hachette issue a series of the best French plays belonging to the classical and also to the modern or *romantique* schools. Each dramatic work is carefully annotated, and preceded by a critical and biographical introduction. The list will ultimately include not only the acknowledged master-pieces of Molière, Corneille, and Racine, but choice specimens from the writings of Beaumarchais, Piron, Regnard, Voltaire, Marivaux, &c., &c.

The Volumes will be edited by some of the most eminent French Masters in this country

Price per Volume, 6d.; in cloth, 1s.

SERIES I.

BRUEYS.

L'AVOCAT PATELIN. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow. The appendix to this volume contains several long extracts from the mediæval "Farce de Maistre Pathelin," and will thus prove useful to the students of old French literature.

CORNEILLE.

LE CID. By JULES BUÉ, M.A., of Oxford.
CINNA. By HENRY TARVER, of Eton.
HORACE. By the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D.
LE MENTEUR. By B. BUISSON, M.A., Charterhouse.
LA SUITE DU MENTEUR. By A. DUPUIS, B.A.
POLYEUCTE. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.

MOLIÈRE.

L'AVARE. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.
LE BOURGEOIS GENTILHOMME. By FRANCIS TARVER, M.A., of Eton.
LES FEMMES SAVANTES. By A. ROCHE, Director of the Educational Institute in London.
LES FOURBERIES DE SCAPIN. By H. J. V. DE CANDOLE, M.A., Ph.D., of Clifton College.
LE MALADE IMAGINAIRE. By A. E. RAGON, City of London College.
LE MÉDECIN MALGRÉ LUI. By H. LALLEMAND, B.-ès-Sc., of Owen's College, Manchester.
LE MISANTHROPE. By the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D.
LES PRÉCIEUSES RIDICULES. By A. DUPUIS, B.A.
TARTUFFE. By JULES BUE, M.A., of Oxford.

MUSSET, ALFRED DE.

ON NE SAURAIT PENSER À TOUT. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.
IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.

RACINE.

ANDROMAQUE. By HENRY TARVER, of Eton.
ATHALIE. By the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D.
BRITANNICUS. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow
ESTHER. By A. ROCHE, Esq.
IPHIGÉNIE. By JULES BUÉ, M.A., of Oxford.
PHÈDRE. By HENRI BUÉ, B.-ès-Sc., of Merchant Taylors', London
LES PLAIDEURS. By FRANCIS TARVER, M.A., of Eton.

VOLTAIRE.

MÉROPE. By CHARLES DELHAYÉ, B.-ès-L.
ZAÏRE. By PAUL DE BUSSY, B.-ès-L.

SERIES II.

CORNEILLE.

LE CID. Translated into English Blank Verse by WALTER NOKES. 1 vol., small 8vo.; bound 3s. 6d.

HORACE. Translated into English Blank Verse by WALTER NOKES. 1 vol., small 8vo. Paper wrapper, 2s. 6d. ; bound 3s. 6d.

LA FONTAINE.

FABLES. With Grammatical, Explanatory, and Etymological Notes by FRANCIS TARVER, M.A., Oxon; French Master at Eton College. New Edition. 1 vol., small 8vo, 450 pages, cloth, 2s.

THÉODORE LECLERCQ.

PROVERBES DRAMATIQUES.
L'HUMORISTE; ou, Comme on fait son lit on se couche. LA JOURNÉE DIFFICILE; ou, Aide-toi, le ciel t'aidera. With English Notes by H. J. BROWNE, French Master at St. Charles's College, Bayswater. Cloth, price 1s.
Excellently adapted for private theatricals.

"Plus d'un proverbe de M. Théodore Leclercq n'est qu'un caractère de La Bruyère développé, étendu, mis en action. L'HUMORISTE, par exemple, est un petit chef-d'œuvre de ce genre."—*Sainte-Beuve.*

PIRON.

LA MÉTROMANIE. By FRANCIS TARVER, M.A., of Eton.
A celebrated critic has said of this piece: "Piron semble avoir écrit LA MÉTROMANIE devant quelque image de Molière, les yeux fixés sur les traits du contemplateur, interrogeant sur l'art de créer un caractère."

Price 1s.; cloth, 1s. 6d.

PONSARD.

LE LION AMOUREUX. Edited by H. J. V. DE CANDOLE, M.A., Ph.D. (Vol. VII. of Modern Readers.) Price, cloth, 2s.

SCRIBE.

BERTRAND ET RATON; ou L'ART DE CONSPIRER. Edited, with Grammatical, Philological and Explanatory Notes, by JULES BUÉ, Hon. M.A. of Oxford, Taylorian Teacher of French, Oxford, etc. Price, cloth, 1s. 6d.

VOLTAIRE.

HISTOIRE DE CHARLES XII. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow, with a Map of Central Europe. 1 vol., small 8vo. Price 2s.